

Collectif d'écrits  
LA BELLE ESCAMPETTE

# en-quête



*Recueil de textes de 5 auteure·s*

Aldo Gari  
Carolina  
Jean-Luc M.  
Judith  
Viviane Marthe

Droits d'utilisation :  
*Enquête* du Collectif La Belle Escampette est produit  
par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition  
selon les termes de la licence Creative Commons 2.0 :  
Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[ texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ]

ScriptaLinea, 2017.  
**[www.scriptalinea.org](http://www.scriptalinea.org)**  
N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles  
Editrice responsable: Isabelle De Vriendt  
Siège social: Avenue de Monte-Carlo 56 - B-1190 Bruxelles (Belgique)  
[www.scriptalinea.org](http://www.scriptalinea.org)

Envie de rejoindre un Collectif d'écrits?  
Contactez-nous via notre site:  
**[www.collectifsdecrits.org](http://www.collectifsdecrits.org)**



La Belle Escampette

***ScriptaLinea***

## **Quelques mots sur ScriptaLinea**

La compilation de textes *Enquête* a été réalisée dans le cadre de l'asbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijversgemeenschappen), anglais (Writing Collectives)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics: centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteurs, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivant·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du Collectif d'écrits, ouvert·e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire.

Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

**Isabelle De Vriendt**  
**Présidente de l'AISBL ScriptaLinea**



ScriptaLinea  
AISBL



### **Quelques mots sur le Collectif *La Belle Escampette*.**

Après une naissance sans souci, le Collectif La Belle Escampette grandit dans la belle ville de Figeac, capitale de l'Écriture, patrie de Champollion. Lieu prédestiné.

Cette année encore, il s'est agrandi de nouveaux membres. Le Collectif a installé ses quartiers dans la ville et a juste changé de salle en cours de parcours.

En quête d'idées pour construire des textes, il n'a pas hésité à enchaîner les réunions dans des lieux totalement différents, confortables ou spartiates.

La quête a pris du temps. Il a fallu franchir de nombreux obstacles, déjouer des pièges, éviter des embûches, braver des dangers, échapper à des embuscades, esquiver des guet-apens.

Enfin, après encore quelques chausse-trapes, traquenards et autres complications, le Collectif, pour son troisième parcours a atteint son but ultime : présenter des textes.

***Aldo Gari, Carolina, Jean-Luc M., Judith et Viviane Marthe***

***Membres 2017 du Collectif La Belle Escampette***



© La Belle Escampette

## ***Table des matières***

### **Pour s'y retrouver**

Éditorial		p 09
Jeu de miroirs	<i>Jean-Luc M.</i>	p 11
Recherche Mansuétude	<i>Viviane Marthe</i>	p 23
Pantoum de l'avocat parisien	<i>Judith</i>	p 29
On the road	<i>Aldo Gari</i>	p 33
L'origine	<i>Carolina</i>	p 37
En mer	<i>Carolina</i>	p 38
En mer lointaine	<i>Carolina</i>	p 40
Droit de réponse	<i>Carolina</i>	p 42
Comment j'aurais pu ne pas exister	<i>Judith</i>	p 45
Les auteur·e·s		p 51
Les lieux traversés		p 53
Remerciements		p 57



© La Belle Escampette

Jules Maigret, Sherlock Olmes, Hercule Poirot, J-Baptiste Adamsberg, des personnages romanesques qui sont passés maîtres dans l'art de mener une **enquête** pour débusquer le coupable.

Dans notre nouvelle compilation, pas de filature, pas de poursuite en voiture. Pas d'indices à utiliser, pas de témoin à auditionner, pas d'interrogatoire dans une salle enfumée, pas de coupable à dénicher. En résumé, pas de polar.

Nos personnages, à nous, sont **en quête**.

**En quête** personnelle, en recherche de son Moi profond. Une quête spirituelle pour sortir de soi-même et aller à la rencontre de l'autre.

**En quête** d'une construction de vie, d'une destinée imaginaire.

**En quête** d'un héros, de rencontres, d'un début d'histoire à écrire.

**En quête** d'un passé à jamais révolu ou d'un avenir meilleur.

**En quête** d'impossibles retrouvailles, fantasmant cette recherche jusqu'à l'enfermement définitif, entraînant dans ses rêves d'autres personnages.

Nos personnages transportent le lecteur dans des tranches de vie intime ou publique et le mettent parfois en position d'enquêteur.

Bon voyage, bonne recherche et surtout, bonne lecture.

***Le Collectif La Belle Escampette***





*Jean-Luc M.*

## **Jeu de miroirs**

En retard, lessivée par une nuit écourtée, Joséphine partit vers huit heures pour se rendre au bureau. Elle dévala les escaliers en pensant à ses parents. Elle n'avait plus de nouvelles depuis une semaine.

La jeune fille chassa ses soucis en songeant à la longue soirée avec Pablo, son nouvel ami, merveilleux danseur de samba. Après quelques mojitos, il lui avait promis de l'emmener au carnaval de Rio en la raccompagnant chez elle, vers trois heures du matin.

Elle avait juste le temps de s'arrêter chez sa grand-mère boire un café.

En passant devant le kiosque à journaux, son regard fut attiré par le gros titre du Parisien.

### **Le vol 173, Rio De Janeiro - Lima, a disparu des écrans radar.**

Ses parents étaient partis en voyage en Amérique du Sud.

Elle acheta le journal et avec une pointe d'inquiétude, commença à lire l'article.

*Cette nuit, un Boeing de la compagnie Latam Brasil s'est enfoncé dans la forêt amazonienne à la frontière du Brésil et du Pérou. Les premières recherches ont été effectuées mais pas de traces de l'épave...*

Un numéro de téléphone d'urgence clôturait le texte.

Elle fouilla dans son sac en pestant :

« Satané portable, jamais là quand on en a besoin ! » Elle remonta chez elle à toute vitesse, fouilla partout et le trouva finalement sous le lit. Nuit agitée.

Elle composa le numéro d'urgence. Après une attente interminable accompagnée d'une musique exaspérante, une voix à l'accent prononcé lui demanda le nom des personnes recherchées. Joséphine, agacée, épela plusieurs fois son nom de famille. La voix confirma qu'ils étaient bien sur la liste des passagers du vol 173, pas de doute possible.

Le smartphone lui échappa et tomba sur le tapis, la voix continua mais elle ne l'entendait plus. Elle resta assise de longues minutes sur le canapé, sidérée.

« Mes parents ont disparu. »

Cette phrase fit l'effet d'une bombe dans son cerveau. En quelques secondes, elle eut l'impression de basculer dans un grand vide. Lorsque sa grand-mère, inquiète de son retard, surgit dans l'appartement, la jeune femme était toujours tétanisée, prisonnière de son grand vide.

C'est en la voyant qu'elle commença à sortir de sa torpeur. Elle fondit en larmes en répétant en boucle : « Ils sont morts, ils sont morts... ».

« Mais enfin, de qui parles-tu ? » Lorsque Amélie, sa grand-mère paternelle, vit le gros titre du journal, elle comprit et la prit dans ses bras en essayant de la consoler, elle-même au bord de la syncope.

Au bout d'une semaine de recherches, des morceaux de la carlingue avaient été repérés, accrochés à la cime des arbres. Quelques insignifiantes taches blanches éparpillées sur la canopée.

Aucune chance de retrouver des survivants. Une chape végétale empêchait toute exploration.

Joséphine contacta le Ministère des Affaires étrangères. Un fonctionnaire aimable et compatissant nota son numéro de portable.

« On vous rappellera quand on aura du nouveau » avait-il dit pour clore la conversation.

Elle n'arrivait pas à intégrer qu'ils étaient morts, qu'elle ne les reverrait plus jamais. Elle avait encore besoin d'eux : de leur présence, de leur amour, de leur sourire, de leurs paroles.

Impossible de faire le deuil, elle avait encore un petit espoir. Le manque s'installait, insidieux.

Une chapelle ardente fut érigée dans une église de Paris. Malgré les nombreuses sollicitations, Joséphine ne souhaita pas s'y rendre. Elle refusa aussi l'aide psychologique. Elle n'était pas prête.

Il fallait qu'elle se ressource, qu'elle prenne du recul. Trop de nuits à chercher le sommeil, à les imaginer, hurlant, appelant au secours dans la forêt hostile. Des images cauchemardesques traversaient l'écran lugubre des ténèbres. Corps disloqués, désarticulés, démantibulés, accrochés dans les arbres. Corps tombés au sol, déchiquetés par les fauves puis dévorés par les insectes. Cadavres méconnaissables. Visions apocalyptiques, insoutenables. Alors, elle avait un réveil perturbé, tellement tourmentée qu'elle ne pouvait plus se rendormir.

Sa santé s'en ressentit. Elle dormait peu, mangeait peu, se levait peu ou pas du tout, maigrissait beaucoup. Son médecin lui prescrivit un antidépresseur et lui conseilla surtout de changer d'air.

Quitter Paris devint une évidence.

Elle se réfugia à Autoire, dans le Lot, accompagnée de sa grand-mère. Cela faisait cinq ans qu'elles n'étaient pas venues.

La vieille maison de famille et de vacances semblait les attendre. Elle avait revêtu son grand habit vert saupoudré de quelques taches oranges. Le cèdre pleureur se mirait inlassablement dans le bassin aux nénuphars comme une jeune fille avant d'aller au bal. Le portail et la grande porte en bois grincèrent pour les accueillir. Elles ouvrirent les volets et les fenêtres. La grande bâtisse en pierre sembla se réveiller après un long sommeil. Dans le salon, elles enlevèrent les draps qui recouvraient les meubles, elle retrouva avec nostalgie le poster des éléphants de Dali, souvenir de Cadaquès. La photo de ses parents, assis au bord du bassin, trônait sur le buffet. Une boule d'angoisse obstrua sa gorge.

Pour éviter de trop réfléchir, de trop se détruire, Joséphine se remit à écrire. Une passion de jeunesse qu'elle avait abandonnée pendant ses études à la fac. Elle s'installa dans la chambre de ses parents qu'ils appelaient la pièce aux miroirs. Chaque vacances, sa mère achetait au vide-grenier du village un vieux miroir dégingué. Elle mettait un point d'honneur à ne pas déboursier plus de deux euros. Elle adorait le nettoyer, le réparer, le repeindre, le transformer parfois. Son père, c'était plutôt : Randos, Amigos, Apéros. En repensant à eux, ses yeux se remplirent de larmes. Ils étaient là, présents dans toutes les pièces.

Avec en fond sonore son album préféré d'Alain Bashung, Joséphine passa ses soirées devant l'ordinateur, inventant toutes sortes d'histoires. Au milieu de la nuit, épuisée, elle trouvait parfois un semblant de sommeil. Le lendemain, elle effaçait tout : Pénélope moderne.

Et puis, elle revit Paul, son ami d'enfance. Ils échangèrent beaucoup. Elle s'épancha longtemps, il l'écouta, patient. Très affecté, il lui proposa son aide.

Ils passèrent leurs journées assis sur un rocher au pied de la cascade, envoûtés par le bruit assourdissant de l'eau qui dégringolait. Ou perchés sur les remparts du château des Anglais, admirant l'impressionnant cirque d'Autoire. Ou déambulant dans les ruelles du village. L'étroite rue de la Pluie était leur préférée.

Il l'accompagna à la fête du village. Elle mit la belle robe rouge à pois blancs qu'elle avait trouvée dans l'armoire de sa mère. Elle dansa toute la soirée, les cavaliers se bousculaient. Paul ne la quittait pas des yeux, accoudé au bar de la buvette.

Elle était magnifique, il était fier. Joséphine reprenait goût à la vie, Paul était ravi.

Puis il y eut ce dernier soir de juillet.

Ils dînèrent ensemble. En dessert, Amélie prépara des pains perdus, ils se régallèrent. Joséphine parla encore du Brésil. D'un hypothétique voyage. L'espoir de les retrouver était encore présent.

Le deuil n'avait pas débuté. Paul était prêt à la suivre au bout du monde. Sans vouloir se l'avouer, il avait toujours été un peu amoureux d'elle.

En surfant sur Internet, ils trouvèrent sur le blog d'un jeune explorateur, Dorian Laplace, un carnet de voyage. En le feuilletant, ils découvrirent un article et des dessins d'une tribu primitive vivant dans la région où l'avion s'était écrasé. L'aventurier avait vécu avec eux pendant quelques années. Depuis, plus de nouvelles.

Après le départ de Paul, elle monta dans sa chambre, une lueur d'optimisme dans le regard et se mit devant l'ordinateur avec l'intention d'inventer un nouveau personnage. Un jeune homme qu'elle appellerait Dorian. Elle allait réinventer sa vie. Ses mains se posèrent sur le clavier, les mots s'affichèrent sur l'écran.

Comme tous les enfants du village, Dorian piquait des bonbecs chez la boulangère. Ce n'était pas un vol, plutôt un rituel, un passage initiatique. Il faisait maintenant partie des Grands.

Puis l'année de ses seize ans, son père était décédé. Dorian l'avait découvert, pendu dans le grenier. Alcool et dépression, cocktail assassin. Il avait croisé quelques secondes le regard noir du moribond. Cette vision le poursuivait à présent sans relâche.

Son caractère avait changé. Le garçon souriant et agréable s'était transformé en jeune homme triste, coléreux et agressif. Toujours habillé de noir, comme son regard, il s'était laissé pousser les cheveux et la barbe. Il errait dans le village, hirsute, sur le vieux vélo rouillé de son grand-père. Après quelques altercations avec ses anciens camarades, il s'était enfui.

Il se cachait dans une cabane au bord du ruisseau. Pour survivre, il soutirait de l'argent à sa mère et commettait quelques petits larcins dans les fermes avoisinantes. Les gendarmes le surveillaient.

Cherchant l'inspiration, les yeux de la jeune fille quittèrent l'écran et se posèrent sur le miroir ovale de la coiffeuse dans lequel elle imagina le visage de sa mère.

*Elle se revoyait sur les gradins d'un cirque à côté de son père. En contrebas, sur la piste, au milieu des monstrueux pachydermes, sa mère avait la taille d'un lilliputien. Elle faisait claquer un fouet miniature. Le numéro des éléphants était bien huilé. La musique et les applaudissements du public cessaient lorsqu'elle s'allongeait dans la sciure. Roulements de tambour, silence. Julia, une femelle imposante descendait de l'immense tabouret où elle était perchée, Elle s'approchait lentement de Sophie et posait délicatement sa patte sur sa poitrine. Un cri s'échappait du public. L'éléphante tournait la tête, surprise, sa patte appuyant un peu plus sur le thorax de la dompteuse.*

Le reflet disparut.

Ses doigts se reposèrent sur le clavier. Joséphine sortit de sa rêverie, perturbée par cette vision troublante. Sa mère n'avait jamais eu d'accident pendant son numéro. Elle relut ce qu'elle venait d'écrire, corrigea quelques passages, et continua.

Se sentant en permanence guetté par la population, espionné par la maréchaussée, obsédé par le regard de son père, Dorian avait décidé de disparaître

Il avait rejoint le port de Marseille. Sous une fausse identité, il s'était fait engager comme matelot sur un cargo battant pavillon panaméen. Dans la marine, on n'était pas trop regardant. Après plusieurs tours du monde, de nombreuses rencontres, les idées noires qui le perturbaient avaient disparu. Un nouveau Dorian était né lorsqu'il était descendu du bateau dans un port brésilien.

Un peu à cours d'idée, son regard quitta l'écran et se posa sur le petit miroir doré, piqueté de points noirs, accroché au-dessus de la porte.

*Le 4x4 piloté par son père, roulait à tombeau ouvert sur la piste cabossée. Des éclairs zébraient le ciel métallique, les gouttes de pluie crépitaient sur le pare-brise, chassées inlassablement par les*

*essuie-glaces. Au loin, une tornade se dessinait. La spirale venteuse aspirait tout sur son passage, arbres, maisons... D'une main, Marc sortait son appareil photo. Le flash agressif du Nikon se mêlait aux éclairs de l'orage en cours. Soudain, un vent violent déstabilisait la voiture. Des hurlements retentissaient dans l'habitacle. La Range dérapait, quittait la route et s'immobilisait contre un arbre. La tornade, comme un aspirateur géant passait à quelques mètres, secouant le gros véhicule.*

Quand ses yeux s'ouvrirent, le petit miroir retrouva son aspect même si au fond, une brume de poussière sembla s'estomper. L'hallucination fut brève mais rajouta un peu d'angoisse. L'écran reprit sa place dans son regard. Elle se remit à pianoter. Les mots s'alignèrent comme des élèves obéissants.

Il avait loué une voiture pour visiter le pays, s'était posé dans un village pas loin de la frontière péruvienne. Avec son pécule amassé lors de ses voyages, il avait acheté un terrain au pied d'une cascade et avait construit lui-même sa cabane. Un coin de paradis. La vie s'écoulait tranquillement.

Ce jour-là, il buvait une bière, accoudé au comptoir de l'antique café, écoutant les conversations des autres habitués. Inutile d'acheter le journal, il avait radio-trottoir en direct.

Il avait appris qu'une française venait de réserver une chambre dans l'unique hôtel du village. Un événement. Aucun touriste ne s'aventurait dans un lieu aussi reculé. Elle était à la recherche de ses parents. Un vent de nostalgie venait de souffler. Il pourrait peut-être l'aider.

Cela devenait de plus en plus difficile de se concentrer . La réalité se mélangeait à la fiction.

Par la fenêtre ouverte, elle aperçut le ciel parsemé de nombreuses étoiles scintillantes qui se reflétaient dans un miroir octogonal dont le contour avait été cérusé.

*Le visage de Paul plus jeune se dessinait. Ils étaient tous les deux assis sur les remparts du château des Anglais, le nid d'aigle surplombant le village. Sur leur perchoir, ils mastiquaient des crocos multicolores, un feu d'artifice d'étoiles explosant dans le ciel devant leurs yeux ébahis. Un moment de bonheur.*

*Paul jouait à faire semblant de toucher les points lumineux avec son doigt. Pour l'imiter, elle se penchait et soudain, elle perdait l'équilibre...*

Effrayée, elle rouvrit les yeux. La vision se dissipa laissant un lambeau de ciel étoilé sur la vitre.

Les bâillements se rapprochèrent de plus en plus. Exténuée, à cours d'idée, elle éteignit la machine. Elle s'allongea sur le lit et ferma les yeux en pensant à son voyageur imaginaire.

*Le reflet de Dorian envahissait l'immense miroir accroché sur le mur d'en face. Il lui tendait la main.*

*Elle se levait, montait sur une chaise. La vitre comme un voile liquide déformait son apparence. Elle l'écartait et pénétrait dans une nouvelle dimension.*

*Dorian lui saisissait la main et ils partaient en courant sur le sentier de la cascade, retrouvant Paul qui les attendait.*

*Ils escaladaient les premiers rochers encore secs, s'accrochant aux aspérités. Puis ils arrivaient dans une zone humide, en permanence vaporisée de gouttelettes. Ils dérapaient sur les rochers moussus, mouillés et glissants, franchissaient cette mer minérale, verte et démontée, aspergés en permanence par l'eau qui dévalait du haut de la cascade. Trempés, ils traversaient le rideau aquatique. Ils débouchaient dans une immense salle à peine éclairée par quelques rayons que filtre la cataracte allumant un arc-en-ciel éphémère. Attirés par une clarté lointaine, ils pénétraient dans un tunnel sombre. Des gouttes d'eau tombaient du plafond avec un bruit lancinant, rebondissant sur leur crâne. Ils butaient sur des cailloux, dérapaient dans des flaques, se cognaient contre les*

*parois, dérangent des chauve-souris, guidés par la lueur. La violence de la lumière les agressait, les obligeant à fermer les paupières.*

*Perchés sur un promontoire, ils dominaient un océan végétal. Une brume vaporeuse montait, laissant apparaître un fleuve qui s'étirait une dizaine de mètres plus bas. Le soleil se levait allumant un incendie dans le ciel aux teintes violacées. Dorian s'élançait le premier sans hésitation. Après une chute vertigineuse, il rejoignait la rive et montait sur une pirogue sur laquelle attendait Pablo. Joséphine prenait la main de Paul et ils se laissaient tomber dans le vide. Quelques secondes plus tard, ils trouaient la surface en faisant jaillir une gerbe d'eau. Dorian les aidait à monter sur le bateau. Le voyage continuait.*

*A la sortie d'un méandre, un groupe d'Indiens les attendait sur la rive. Le corps recouvert de peinture rouge, un cache-sexe en guise de vêtement et une lance à la main.*

*Sans un mot, ils les suivaient. La petite troupe avançait à la queue leu leu. Ils traçaient le sentier à coups de machette pour s'enfoncer dans la forêt profonde. Chaleur moite, suffocante. Marche interminable, épuisante. Piqûres de moustiques incessantes. Dans les arbres, une cacophonie, une vie aérienne : des aras, des perroquets, une multitude d'oiseaux multicolores. Un peu plus loin, des cris dans les branches, les ouistitis les surveillaient en sautant de liane en liane. Enfin une clairière, un semblant de village. D'autres Indiens, une vraie tribu. Regards curieux.*

*Dorian parlementait avec le sorcier grimé, emplumé et jacassier qui leur proposait de s'asseoir autour du feu.*

*Un calumet passait de bouche en bouche provoquant des visions hallucinatoires. Les parents de Joséphine apparaissaient, sortis de nulle part. Elle se levait et se précipitait dans leurs bras. Cris de joie, pleurs. Ils étaient là, bien vivants. Elle les voyait, les entendait, les serrait contre elle pour ne plus les perdre.*

*Après les effusions, l'atmosphère devenait pesante ; Dorian et le sorcier se disputaient, le ton montait. Pablo s'en mêlait. Les indiens devenaient agressifs. Dorian tentait de s'enfuir. Ils le rattrapaient, le frappaient et l'attachaient à un arbre.*

*Les indigènes entreprenaient une danse guerrière, les lances dirigées vers le prisonnier. La ronde bruyante se rapprochait de plus en plus. Les pointes acérées le frôlaient, zébrant sa poitrine de traînées écarlates. La vision de la jeune fille se troublait. Les visages de Dorian, de Pablo et de Paul se confondaient.*

*Il hurlait de douleur. Ils hurlaient leur rancœur. Elle hurlait de terreur.*

Amélie frappait désespérément à la porte, alarmée par les cris de sa petite fille. Joséphine se réveilla en sursaut, son cœur battant la chamade. Son regard chercha le grand miroir. Elle le fixa, pétrifiée, espérant encore y voir ses parents mais il ne restait que le reflet des fleurs de la tapisserie.

Le lendemain matin, Paul passa devant la maison. Les volets étaient fermés.

\*\*\*

Un mois a passé, les médias ont déjà oublié la catastrophe. La forêt a ingéré et digéré les 192 passagers du vol 173.

En pénétrant sur le parking désert, Paul croise un cabriolet rouge qui repart. Il se gare et entre dans une construction récente.

« Bonjour, je cherche la chambre de Mlle Périllac .»

La fille à l'accueil lui indique le bâtiment austère qui domine un vaste parc arboré. De loin, avec ses pierres grises, la vieille bâtisse ressemble à une ancienne prison.

Un bouquet à la main, il se dirige à pied vers l'édifice.

Sur la porte d'entrée, une inscription à moitié effacée : I. C. M

Il sonne. Un infirmier avenant lui ouvre.

« Bonjour, je voudrai voir Mlle Périllac » demande-t-il.

« Vous êtes de la famille ? »

« Non, simplement un ami. »

« Entrez. Je vous accompagne. Vous êtes le deuxième aujourd'hui. Elle est au premier étage, dans un coma émotionnel, un état de sidération avancée. Vous pouvez quand même lui parler. »

Ils montent une quinzaine de marches et débouchent dans un couloir sombre aux murs gris éclairé par une ampoule fatiguée. Des hurlements entrecoupés de cris, de plaintes, de pleurs, ajoutés à des odeurs d'éther, d'urine et de produits nettoyants. Paul a la nausée quand ils s'arrêtent devant le numéro 211. A travers la cloison, il entend la chanson « Osez Joséphine ». La clé tourne dans la serrure avec un claquement sec.

La cellule est sombre et exiguë, murs blancs, mobilier sommaire : un lit surmonté d'un crucifix, une chaise en bois, une table sur laquelle on a posé un cadre et une enceinte portable.

Joséphine est prostrée, à même le sol, dans un coin de la pièce, vêtue d'une chemise de nuit en coton blanc. Éclairée par la lumière qui traverse une minuscule ouverture, elle a les cheveux défaits, le teint cireux, les traits tirés, le regard vide fixé sur le miroir au-dessus du lavabo. Pas la moindre réaction à l'arrivée des visiteurs. Paul se demande ce qu'elle peut bien regarder. Quand il arrive à côté d'elle, il comprend.

Il les voit tous les deux, souriants, assis sur la margelle du bassin, sous le cèdre pleureur.

Il pose les fleurs à côté du cadre et sort, traversant le vieux bâtiment comme un automate. Arrivé à la voiture, il s'effondre. Puis il se reprend. Il reviendra. Il faudra du temps mais il la tirera de cet enfer, de son enfer dans lequel elle s'est elle-même enfermée.

Restée seule, Joséphine se lève, prend le bouquet et regarde par la fenêtre. Elle le voit s'éloigner. Une larme mouille sa joue. Puis elle revient s'asseoir, le regard fixé à nouveau sur le miroir. Elle ne peut pas les abandonner, elle vient de les retrouver. Bashung chante « Osez, osez Joséphine ». En vain.



Eau-forte du peintre **Henri Quittelier**  
représentant le pavillon Louis XV dans le parc de Wolvendael  
(réalisée en 1954)

## **Recherche Mansuétude**

Il monte le vieil escalier branlant, odeur de vieux et de renfermé. Pour un peu cela me déprimerait, se dit-il, puis il secoue la tête, non, je ne suis pas Sisyphe, je ne vais pas rouler en bas. Je grimpe et au bout, la lumière ! Il sourit et se moque de lui-même, hum, hum, c'est un peu grandiloquent.

Arrivé au dernier étage, devant l'ultime porte blanche, il appuie sur la sonnette et entre. La porte du bureau est fermée, il va donc s'asseoir sur l'unique siège, installé derrière le paravent. Tout est blanc ou très clair. Le parquet, lasuré en blanc, les murs blancs, le mobilier de bois clair – guéridon, chaise sur laquelle il est assis, paravent tendu de tissu crème -, les rideaux de lin. Chic et clinique pense-t-il. Non, frais et reposant. Je progresse.

Il entend la porte du bureau qui s'ouvre, des bruits de pas qui s'éloignent, d'autres qui se rapprochent, la porte du palier se ferme, Mme Paris-Patrick est devant lui. A peine l'esquisse d'un sourire, d'un geste de la main elle l'enjoint à entrer dans son bureau. Il entre, se dirige vers le canapé - canapé, comme chez lui, et non divan, c'est ainsi qu'il pense - et s'assied. Elle le suit, s'assied aussi, dans son fauteuil, à la tête du divan. Elle s'agace, hésite intérieurement, lui redire qu'il peut s'allonger, que la position favorise le lâcher prise au niveau de l'inconscient, facilite le travail associatif... C'est une résistance... se taire, ne pas renforcer, analyser le contre transfert...

Il est assis donc, le dos confortablement appuyé contre le dossier - heureusement que ce n'est pas une méridienne. Ce serait pénible

de parler assis, les bras en appui sur les cuisses ou pendant entre les jambes, position du pêcheur et il est tout sauf un pêcheur, à nouveau un sourire intérieur. Madame P.-P. s'éclaircit la gorge, lui adresse un « oui ? » interpellant. Son sourire a du apparaître aussi en extérieur. Allons-y...

Un rideau de dentelle, la lumière danse entre les arabesques du tissu et forme des rais de lumière qui l'hypnotisent... Une même lumière qui fait briller la locomotive rouge. Sa tête contre celle de son père, tous deux penchés au-dessus du petit train électrique. Un des rares souvenirs avec son père. Un bon souvenir. Son père qui jouait avec son train, lui faisait un clin d'œil. Une joie d'enfance qui l'inonde. Il saute d'une pierre de gué à l'autre. L'odeur du cuir dans la superbe Simca aronde bleu ciel, son père heureux qui siffle un air, lui et son frère sur la banquette arrière, tous deux captivés par le paysage qui défile tout en léchant leur roudoudou. C'était quand on filait pour la journée à la mer du Nord, à De Haan ou à Knokke le Zoute. Certes, il y a plus de souvenirs imbibés de tristesse à voir la voiture partir, les laissant lui et ses frères sur le trottoir, devant la maison, mais bon... Non ce n'est pas bon et le « bon » souvenir, le plus doux comme les sucreries des roudoudous c'est celui-là. Lorsqu'ils filaient tous ensemble à la mer du Nord. Maman devant, à côté de papa, elle souriait, le vent dans les cheveux...

Madame P.-P. se lève, le salue d'un « A la semaine prochaine » et tend la main. Il sourit et sort, oubliant la main tendue, encore tout à ses souvenirs...

C'est à présent qu'il vieillit qu'il apprécie tout particulièrement l'attente. Attente à un abribus, attente chez le dentiste, ou chez... l'analyste, attente dans la file à la caisse du supermarché, attente dans une gare.... « Esperar », attendre et espérer, un temps de vie qui est, se déroule.

Il aime ces instants suspendus, entre deux, deux voyages, deux états distincts où pour chacun il faut être dans l'action, agir, réagir. Il

chérit, étonnamment, ces moments de pure vacuité, être simplement. Là, sur ce quai, en soi, au fond de soi. Ou dans l'autre, dans les mouvements d'un ou d'une autre. Il observe le déplacement de cette personne obèse qui pousse une énorme valise. Il ressent l'appui dans les jambes lourdes, la raideur dans les muscles des bras, dans la nuque, le souffle court, l'oppression dans la cage thoracique, l'effort pour pousser, tirer le bagage, avancer... Ou bien il ressent l'espace entier entre lui et les autres, espace saturé de nos multiples et éphémères pensées, espace débordant du tumulte de toutes ces vies qui pérégrinent autour de lui.

Un nouveau rendez-vous chez Madame P.-P.

- Vous vous souvenez ? Vous dites tout ce qui vient, sans censure, ce qui est agréable, désagréable...

- ...Je n'ai pas envie d'une descente dans les abîmes, c'est vertigineux...

- Ce n'est pas du tout cela ! Il ne s'agit pas de tomber, c'est une exploration... de votre inconscient...

Peut-être pépie-t-elle encore ? Qu'importe, il ne l'entend plus. Il se concentre sur la lumière qui vient de l'extérieur, le ciel bleu entraperçu par-dessus les toits... Le ciel bleu au-dessus du parc. Le professeur a proposé une séance de croquis en extérieur dans le parc Wolvendael, aujourd'hui ils sont devant le pavillon Louis XV. Il a choisi de tracer une esquisse d'un élément du pavillon. Il est tout entier à sa tâche. Le professeur vient observer son travail, il le félicite, l'encourage, donne des conseils... Le plaisir de la main qui guide le crayon graphite sur le papier, et plus que tout, le sentiment de réussir, d'être compétent. Un sentiment de bien-être qui prend naissance au cœur de son estomac et qui irradie dans tout son corps. Il sait qu'il doit cette résilience à son vieux professeur d'art, à sa profonde empathie et à sa bienveillance incommensurable.

A-t-il parlé ? Il s'étire, se lève, tend deux billets à Mme P.-P. et sort.

La découverte de la beauté, de ce qui chamboule, séduit, étire l'âme, il le doit à ce professeur de dessin. Les tableaux devant lesquels il a été foudroyé, les sculptures qui l'ont fait pleurer, c'est lui qui lui a permis ces rencontres. En le guidant, mine de rien. Et pas seulement dans les musées. Il a ouvert son regard : un ciel bleu profond, deux vieilles dames qui babbellent\* front contre front, une branche de lilas qui se balance dans la brise au-dessus d'un mur, le sourire d'une inconnue dans le tram... Il a aussi éveillé son regard intérieur : bavarder avec un voisin, prendre une jatte avec des amis, l'odeur des gaufres dans la rue... L'amour de ce qui est beau, bon, relie les humains, comme le procédé photographique, la fréquentation du professeur lui a révélé tout cela.

Autre rendez-vous avec Mme P.-P.

Il est assis, silencieux, cependant le train des pensées ne s'arrête. Cette longue quête, pour qui pour quoi ? Il aurait pu tout aussi bien écrire une petite annonce dans le journal, intitulée « Recherche Mansuétude ». Mais cela n'aurait été qu'une annonce, une information de sa quête à lui. Nul n'aurait pu y répondre.

Les mots de la réconciliation, de la douceur, de l'apaisement. Il les a appris peu à peu. Après la trop longue plainte, pas salutaire pour un sou ! Le sentiment de creuser sa tombe, de tomber, de s'aliéner. La plainte le rabaisait, inhibait l'envol, et pourtant il y revenait toujours, s'y accrochait. Il ne pouvait quitter cette amante phagocyte.

Elle fut nécessaire, il en convient. Pour cesser de subir sans mot dire. Prise de conscience que ça souffrait en lui.

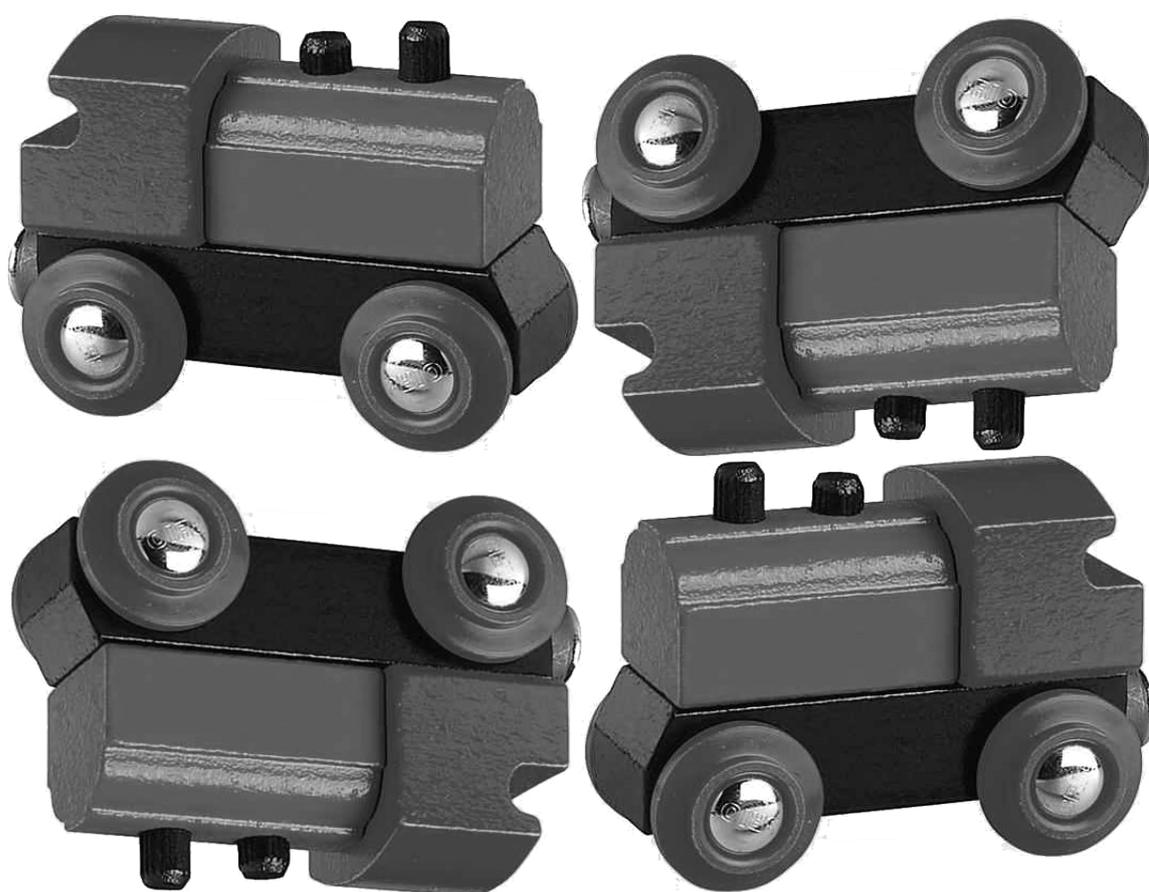
Avant je ne savais pas que j'avais mal, maintenant je sens, je ressens. Et savoure ce qui est bon. Ces deux dernières phrases dites à voix haute. Il se lève, paye Madame P.-P. et sort.

Allongé sur une chaise longue, sous le vieux cerisier, la brise agite le feuillage et le soleil lui fait des clins d'œil. Un papillon passe, pépiement d'oiseau, un trille en écho – Ah ! Celui-ci est en joie ! -,

bruit d'un volet qui tape contre le mur, crissement d'insectes, des voix d'enfants. Dans l'espace entre lui et le tronc de l'arbre, qu'y a-t-il ? Il est aussi dans cet espace. Son corps ne bouge pas et pourtant il touche, il caresse le tronc de l'arbre. Mouvements des feuilles, chaleur et douceur de l'air, la lumière se promène entre les feuilles, éclabousse l'herbe du pré. Être là. Juste là. Une onde de joie le parcourt. Il ferme les yeux. Il est...bien.

Demain il appellera Madame Paris-Patrick, il lui dira qu'il ne vient plus.

\*babbelkont : bavarde, commère (selon le dictionnaire-brusseleir-francais. Ici dans le sens « font les bavardes » ou « bavardent »)





### **Pantoum de l'avocat parisien**

Dans mon grand bureau au cœur de Paris  
Inlassablement j'écris des contrats  
J'appelle New-York Londres et Miami  
Quelle belle vie que celle d'avocat

Inlassablement j'écris des contrats  
Internationaux chiffrés en dollars  
Quelle belle vie que celle d'avocat  
Je roule en Audi sur les boulevards

Internationaux chiffrés en dollars  
Agios dividendes montant de ma prime  
Je roule en Audi sur les boulevards  
Parfois je me dis que ça me déprime

Agios dividendes montant de ma prime  
Je passe mes nuits dans des clubs branchés  
Parfois je me dis que ça me déprime  
Je crois que je suis un peu fatigué

Je passe mes nuits dans des clubs branchés  
Whisky vodka et surtout cocaïne  
Je crois que je suis un peu fatigué  
En rentrant je bois une bonne aspirine

Whisky vodka et surtout cocaïne  
J'ai mal aux lombaires j'ai mal aux dorsales  
En rentrant je bois une bonne aspirine  
Ma mélancolie devient abyssale

J'ai mal aux lombaires j'ai mal aux dorsales  
Neurochirurgie ostéo kiné

Ma mélancolie devient abyssale  
Rééducation j'ai tout essayé

Neurochirurgie ostéo kiné  
Homéopathie calcium en gélules  
Rééducation j'ai tout essayé  
Chaque jour je prends quatorze pilules

Homéopathie calcium en gélules  
Changer d'employeur partir en vacances  
Chaque jour je prends quatorze pilules  
Et si le problème était la finance

Changer d'employeur partir en vacances  
Mourir au travail ça vraiment jamais  
Et si le problème était la finance  
Je pourrais partir je m'évaderaï

Mourir au travail ça vraiment jamais  
Le psy est perplexe il n'en revient pas  
Je pourrais partir je m'évaderaï  
Acapulco ou bien l'Arizona

Le psy est perplexe il n'en revient pas  
Dépression chronique ou neurasthénie  
Acapulco ou bien l'Arizona  
Je ne mange plus j'ai des insomnies

Dépression chronique ou neurasthénie  
Je fais du shiatsu je fais du yoga  
Je ne mange plus j'ai des insomnies  
Je prends du Prozac je prends du Viagra

Je fais du shiatsu je fais du yoga  
ça me coûte un bras et plus j'en bave  
Je prends du Prozac je prends du Viagra  
Mon banquier m'appelle et me dit c'est grave

ça me coûte un bras et plus j'en bave  
Manger sans gluten manger sans lactose  
Mon banquier m'appelle et me dit c'est grave  
Ce que vous avez c'est une névrose

Manger sans gluten manger sans lactose  
Tout ça c'est bien beau mais il faut manger  
Ce que vous avez c'est une névrose  
Que va devenir notre P.I.B

Tout ça c'est bien beau mais il faut manger  
Retournez bosser mon brave garçon  
Que va devenir notre P.I.B  
Quand même à votre âge c'est pas des façons

Retournez bosser mon brave garçon  
J'irai en Asie j'irai en Afrique  
Quand même à votre âge c'est pas des façons  
Pour tous ces voyages il me faut du fric

J'irai en Asie j'irai en Afrique  
J'escaladerai un jour le Mont-Blanc  
Pour tous ces voyages il me faut du fric  
Je voyagerai mais pas maintenant

J'escaladerai un jour le Mont-Blanc  
Mais j'ai un crédit et j'ai des factures  
Je voyagerai mais pas maintenant  
Si j'essayais plutôt l'acupuncture

Mais j'ai un crédit et j'ai des factures  
J'appelle New-York Londres et Miami  
Si j'essayais plutôt l'acupuncture  
Dans mon grand bureau au cœur de Paris



© *La Belle Escampette*

## **On the road**

Ce matin-là, il s'était assis au volant de sa vieille guimbarde et avait tourné la clé de contact. Après quelques hésitations habituelles, le moteur avait finalement décidé de démarrer. « Hop ! C'est parti ! » se dit-il.

Les premières lueurs de l'aube caressaient les collines à l'horizon. Il roulait tranquillement sur les petites routes de campagne cap vers l'Est. « À l'Ouest, rien de nouveau », cette idée le fit sourire. Inutile de prendre l'autoroute avec une voiture qui ne dépasse pas le 110 en pleine descente et avec un vent arrière ! De plus, il voulait mettre toutes les chances de son côté, il était presque certain de le rencontrer plus facilement sur le bord d'une route plutôt qu'à un péage ou sur une aire d'autoroute.

Comment allait-il le reconnaître ? Comment savoir si ce serait bien lui ? Et si, une fois de plus, il allait passer à côté sans le voir ? « Le voir » ou « La voir » ?... « l'avois, bof, c'est bateau. Bateau-lavois ! », il sourit de nouveau.

C'était elle. Assise à une table devant un café et un croissant, elle était absorbée à tapoter avec dextérité sur son téléphone mobile. Ne ressemblait-elle pas à une demoiselle d'Avignon ? Le coupé sport décapotable blanc derrière lequel il s'était garé devait être le sien. Datant des années 60, il ne semblait cependant pas à bout de souffle comme sa fourgonnette.

*Il l'avait reconnue en entrant dans le bar. Elle n'avait pas trop changé, à peine quelques rides cachées derrière un discret maquillage et toujours ce foulard pour rassembler ses cheveux. Il avait gardé en mémoire la photo en une du journal local où elle était au bras du candidat député de la circonscription avant qu'un*

*scandale pour conflit d'intérêt ne mette un coup d'arrêt à sa campagne. Nous étions alors en pleine période de « moralisation de la vie politique ».*

Non, ce ne pouvait pas être elle. Elle avait disparu et n'oserait pas paraître ici à nouveau.

C'était plutôt lui. Il ne l'avait pas vu tout de suite. Il avait d'abord entendu la discussion animée de ces trois hommes accoudés au comptoir. Lui parlait le plus fort, ponctuant ses mots de coups de poing sur le zinc. « Tous des politicards professionnels corrompus, je vous dis ». Son visage s'enflamma encore plus alors qu'il évoquait le flot de clandestins djihadistes qui envahissait la France. Même ici, on avait ouvert un centre pour les accueillir ! « Ah non ! Mais ça va changer vous allez voir avec Marine ! »

*Il était revenu au village en 62 après avoir passé plus de 6 ans à chasser le fellaga. Depuis, il vivait dans la vieille maison familiale dans un hameau à quelques kilomètres du village. Souvent il rentrait tard le soir en titubant sur le chemin après avoir passé la soirée au bistrot à picoler en racontant toujours les mêmes histoires de là-bas dans les Aurès.*

Non, ce ne pouvait pas être lui non plus. Il paya son café, sortit un petit cigarillo de sa boîte et l'alluma pensif en regagnant sa caisse.

À quelques kilomètres de là, il l'aperçut. Et si c'était lui ? Il attendait sur le bord de la route à côté d'un petit sac à dos, une pancarte indiquant « Lyon » à la main. Le fourgon ralentit avant de s'arrêter à la hauteur de l'auto-stoppeur. Après un bref échange, le sac à dos était jeté à l'arrière du véhicule et l'individu prenait place à côté du chauffeur. Il était difficile de lui donner un âge, entre 30 et 40 ans peut-être. Il avait une barbe naissante, un visage qui marquait à la fois la douceur et la détermination mais ce qui frappait le plus était son regard clair et profond. L'un comme l'autre ne paraissaient pas

être de grands bavards. « Ah, tiens, encore un qui balance de la merde sur ses fruitiers ». De ce qui devait être un verger, un tracteur sortait d'un nuage qui l'enveloppait. Le conducteur ressemblait à un extra-terrestre avec sa combinaison blanche et un masque qui lui recouvrait tout le visage. C'est ainsi que commença la discussion.

*Il avait été urbaniste pendant quelques années après ses études. Lui qui rêvait d'utopies, de Owen, de Fourier, de Cabet, de Proudhon, de Ruskin, il avait été rattrapé par la réalité d'un service d'urbanisme d'une ville moyenne où il n'était question que de lotissements et de zones commerciales. Il avait alors tout plaqué afin de poursuivre d'autres utopies. « L'utopie ou la mort » se plaisait-il à dire reprenant le titre d'un livre de René Dumont. Depuis près de dix ans maintenant il sillonnait les routes du monde. Ses pas l'avaient conduit au Chiapas dans les communautés zapatistes, en Palestine, à Marinaleda, à Barcelone, à Gênes, à NDDL, au Testet, et bien d'autres lieux dont les médias ne parlent en général pas. Aujourd'hui il passait par Lyon avant de retrouver les habitants du Val de Suse. Il pouvait aussi bien être « casseur » dans une manif que constructeur de cabanes dans les arbres.*

Les collines de la cité des canuts émergeaient à l'horizon du brouillard qui recouvrait la ville. « Au revoir, merci. Bonne route ».

La jauge du réservoir d'essence était sur la réserve depuis un bout de temps et pas la moindre station service. Elles avaient sans doute disparu tout comme les cabines téléphoniques. « O tempora, o mores », cette pensée le fit sourire en imaginant les pirates dans Astérix. Au moins sur les autoroutes « Vinci » il y avait des stations services avec toilettes musicales, distributeurs de boissons chaudes avec café moulu équitable et tout le reste voire plus... « Merci Vinci... vinci, vedi et reparti ! ». « Supérette contact à 12 km. Essence 24/24 » indiquait un petit panneau sur le bord de la route. Ces derniers kilomètres lui parurent interminables, l'œil rivé sur la jauge du tableau de bord. Avec la pluie qui commençait à

tomber, il n'avait pas envie de rester en rade sur le bas côté. Pourquoi fallait-il qu'à chaque fois il attende le dernier moment. C'était la même chose avec les restaurants ou les bars. Non pas celui-là, le prochain peut-être, non plus, bon alors le suivant. Tout ça pour finir avec un saladier de coquillettes au ketchup à la maison ! Enfin ! Apparition en grandes pompes de la station service. Il s'extirpa de son siège et sortit faire le plein puis il alla payer à la caisse du magasin.

Il ne s'en aperçut pas tout de suite. C'est en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur qu'il croisa son regard. Il était assis sur le siège arrière, comme dans un film policier, il s'attendait à l'entendre dire : « Ne bougez pas vos mains du volant ! Continuez tout droit, je vous dirai où tourner. », mais rien, silence. D'ailleurs il n'y avait pas de siège arrière dans sa voiture commerciale ! Mais c'était bien lui ! Il serait le « héros » de son histoire. Il s'était enfin retrouvé.



© La Belle Escampette



***Carolina***

## **L'origine**

### **Avis au lecteur**

Des textes ont été déposés au bureau des affaires perdues de l'aéroport de Roissy, le 21 mars 2018 par un inconnu. Le porte-vues qui les contenait a été, dans un premier temps, oublié sur une étagère, puis dans un deuxième temps, rangé sous les dossiers de réclamation avant de finir dans l'immense container de papiers à jeter. La dame de ménage, récemment employée, togolaise et illettrée, a récupéré le porte-vues pour l'offrir à un de ses enfants qui venait de commencer sa première année à l'université de la Sorbonne. C'est du moins ce qu'elle a expliqué à ses collègues.

Nous avons tenu à vous restituer la totalité de ces textes qu'un heureux hasard nous a permis de récupérer. Le lecteur saura apprécier l'importance de cette publication.



© *La Belle Escampette*

## En mer

Une houle capricieuse soulevait le bateau des pêcheurs depuis plus d'une heure maintenant. Nuno se demandait s'il fallait s'armer de patience ou bien abdiquer. Pas de poisson mais pas question de rentrer bredouille, la vente de ce jour était une condition de son départ pour la France.

Les autres pouvaient bien se moquer de lui, il avait pris la décision de tenter sa chance. Au-delà des vagues, s'étendait pour lui un espoir de trouver une nouvelle vie, une terre d'accueil, une famille à construire, un avenir, tout simplement.

L'idée avait germé il y avait bien longtemps. Oui bien sûr, le voyage en train impliquait d'emprunter une folle somme d'argent mais il avait trouvé une solution. Sans oublier, qu'il avait réussi depuis peu à trouver une place dans cette équipe de pêcheurs usés. Et puis non, il ne prendrait pas le train, il trouverait un transporteur, il y en a tant qui vont à Lisbonne, tous les jours. Rien ne pouvait l'empêcher maintenant d'envisager de partager la cabine d'un employé de la filiale *Transportes Lusitanos*.

Il suffisait de partir pendant la nuit, oui voilà, quitter le village avec son voisin qui, lui, travaille à la capitale pendant la semaine.

La mer emportait le bateau d'instant en instant, le faisant glisser de la cime de ses bras aux racines de ses cheveux baveux, berçant les

rêves de Nuno qui oubliait ses collègues, l'anxiété et la pêche improbable. Le vent jouait. La lumière s'imposait, explosive. Quelle réalité pourrait alors prendre place dans un instant de vie, suspendu à l'attente ? Cet homme espérait, les images embrumaient son visage. Qu'y avait-il dans son esprit, la recherche de quelques euros qui retenaient l'entreprise ou la vision du bouillonnement de l'eau qui battait la chamade.

Octobre 2017

Antonio De Souza



D'après *Barcos*  
Amadeo de Souza-Cardoso, 1913

## En mer lointaine

« Ce matin-là, le vent s'était rapidement levé. La houle était coquine, le navire se soulevait et je n'étais pas vraiment sûr que nous rapporterions de quoi vendre au centre de débarquement du poisson. Nuno venait de rejoindre notre équipe et je suis sûr maintenant que ce gars ne savait pas pêcher la morue. Il avait été embauché pour remplacer un marin, Nelson, qui était parti tenter sa chance à Terre-Neuve.

Nous, dans notre mer, on naît avec cette connaissance. Nous, c'est le gros poisson qu'on pêche, pas ce que l'on appelle le "cabillaud" ou les lieux noirs qui ne remplissent pas les caisses.

Je sais qu'on lui avait trouvé un vieux ciré qui avait fait plus que son temps, en attendant qu'il s'en trouve un, un autre, plus voyant. C'était pas sa taille. Il n'avait rien dit, il avait tout accepté. Le salaire, les jours de travail cochés dans le calendrier. On ne lui avait pas demandé son avis. De toute façon, il n'avait pas le choix. Il ne parlait pas un mot de norvégien !

Ce matin-là, il était prêt, notre portugais. Comme ça tanguait fort et que les chaluts devaient rapidement être mis à l'eau, l'équipe faisait son boulot, avec précision et efficacité. Lui, il avait l'oeil, il savait où intervenir. Mais moi, je regardais surtout comment il se tenait. Je voyais qu'il pouvait se pencher aussi facilement que mes gars, par-dessus le pont, il savait, oui, je l'ai vu ça, tout de suite. Pas de geste de peur, ni d'improvisation. Il ne savait pas pêcher la morue mais il avait bien eu une vie de pêcheur, avant de venir chez nous.

Le patron nous avait dit qu'il serait à la hauteur. Ouais, Nuno a tenu le coup, pendant des années. Je sais pas où il vivait, en dehors de nos escapades. Qu'est ce qu'il pouvait faire, quand il était de repos.

Où est-ce qu'il créchait finalement ? C'est comme ça, moi je ne m'occupais pas de sa vie.

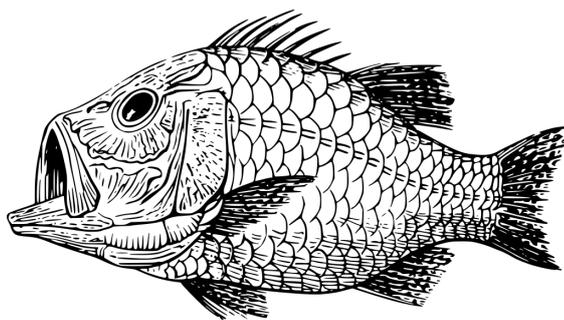
En tout cas, ce jour-là, il a pris la bonne décision. Oui, quand l'obus a émergé du chalut de fond, quand on a vu ce bébé, on s'est tous dit que c'était la fin pour nous. C'est Nuno qui a pris le risque de couper les fils en prenant la hache d'abattage du poisson. Le geste a été bref. Pas le temps de crier, de se sauver. Le geste a été net. La pêche est tombée avec l'obus dans la mer.

Bon sang, j'avais jamais vu dans ma vie, un truc pareil. J'en avais entendu parler par des marins qui venaient du golfe de Botnie. On le dit aussi entre marins pêcheurs que ça peut arriver. Mais Le portugais, lui, il nous a sauvés.

Après, ce gars a tout compris. Il est devenu au bout de quelque temps, le responsable des surgélateurs. Il savait pas écrire, alors, il nous faisait des marques sur les portes des frigos. Des sortes de dessins. Puis il a su recopier les mots. Il avait l'œil ! Et pas bête. Mais je sais pas du tout s'il avait une famille, au Portugal. Je sais pas comment il avait trouvé cette place, dans notre équipe. Et puis, je sais pas ce qu'il est devenu. Il nous a quitté il y a cinq ans maintenant. Voilà, je vous ai tout dit sur lui. Et maintenant, vous allez écrire quoi avec mon témoignage ?»

Octobre 2017

Antonio De Souza



## **Droit de réponse**

*Traduction de Miguel Panadeiro Luves - O Público* du 2 janvier 2018

Monsieur le Ministre,

Dans le *O Público* du jeudi 26 décembre 2017, vous avez porté atteinte à notre collectif national portugais de cinéastes documentaristes « o acontecimento »\*. Par ce courrier envoyé à ce même quotidien représentatif de la presse portugaise, nous vous répondons.

Vous mentionnez notre dernier film documentaire, lauréat du festival de l'Algarve, « a gente dali »\*\*. Selon vous, il serait vide de sens, infondé et selon vos dires, « dangereusement sélectionné par le jury incrédule ». La longueur de votre article ainsi que la portée des mots employés ne peuvent que refléter l'acharnement avec lequel le gouvernement portugais tient à nier le travail que nous menons depuis 37 ans.

Comment osez-vous croire que vos électeurs soient ignorants de la situation dans laquelle notre pays est plongé ?

Comment, Monsieur le Ministre, pouvez-vous nier que depuis le dix-huitième siècle, le Portugal est exsangue. Qui n'a pas dans sa famille un parent exilé ? En Amérique latine, aux USA, en France, au Luxembourg, en Allemagne, en Suisse, (devons-nous vous adresser toute la liste des pays avec lesquels votre gouvernement s'entend à organiser cette hémorragie?) ...

Les moyens mis en place pour effacer de l'histoire nationale ces longs épisodes de migration sont connus de la presse et des sociologues, autant de sujets de polémique depuis que les universités accueillent les dossiers épineux dans les laboratoires de recherche. Nous ne sommes plus au temps de la dictature, et pourtant vos propos nous y renvoient.

Oui, le personnage que nous avons essayé de retrouver à travers la fiction écrite par Antonio De Souza et grâce à l'enquête menée par l'équipe de notre studio, aguerrie, est un homme qui a passé comme tant d'autres, sa vie loin de ses amis, de sa famille, de ses racines.

Oui, Nuno est représentatif de cette culture de l'immigré émigré, émigré immigrant, revenant au pays pour y creuser les derniers sillons de sa vie. Il n'était pas question pour notre collectif de nous vautrer dans la « saudade » ronflante et juteuse alimentée par le commerce d'un certain fado.

Avez-vous aussi oublié le succès que notre film « o desastro » avait remporté en 2000, rapportant les résultats collectés au sujet des familles déshéritées et exilées aux USA?

Non, les ministères successifs de la démocratie libérale soigneusement héritée de la Révolution des œillets ne pourront continuer à tromper les uns et les autres, à disséminer une mémoire perpétuellement portée par les familles. Voudriez-vous aujourd'hui museler la critique contemporaine alimentée par un grand courant de réflexion ? Les sujets documentaires traitant de la question ne font pas défaut. Ceux qui accusent les institutions organisatrices de l'expatriation ne manquent pas et ne font que clamer dans la presse et les mouvements alternatifs le scandale : comment la pauvreté de certains procure la richesse à d'autres.

Monsieur le Ministre, membre de la coalition dite de gauche, tout impliqué que vous êtes dans la nouvelle politique, ne manquez pas à vos engagements.

Aujourd'hui, la capitale du Portugal veut charmer le touriste de son rang d'élégance. Ce dernier peut lire sur les panneaux de la ville, sur les bannières des routes nationales : « Lisboa, um pais dentro dum pais ». Le centre du pays serait un concentré de la culture lusitanienne. En son sein, la population est protégée. Aucun risque de perte humaine parce qu'elle est ceinturée d'une frontière

imaginaire. Faut-il donc maintenant entretenir la croyance en un artifice ?

Pendant ce temps, les oliviers centenaires ont été arrachés dans l'Alentejo. Sans racine, ce témoin de l'histoire disparaît. Transportés sur des remorques géantes, ils ont été envoyés en Europe, parfois en Russie, pour agrémenter les jardins de certains grands propriétaires terriens. Ils ont rejoint les expatriés anonymes.

Nuno ainsi que tous les autres qui sont revenus, ont voulu vérifier si enfin, c'était le moment de se persuader que le Portugal est la patrie du retour. Un espace où la boucle est bouclée, où ceux qui retrouvent leur terre sont attendus comme l'a été Ulysse.

L'aventure d'une vie se termine ainsi, en reprenant ce qu'on a laissé.

\*L'Événement

\*\*Les gens de là-bas



### **Comment j'aurais pu ne pas exister**

En octobre 1914, Antoinette – surnommée Tony - naît, deuxième enfant de Robert Wavre et Esther de Montmollin, à Neuchâtel en Suisse romande. La petite Tony n'imagine pas encore qu'elle sera un jour ma grand-mère. La guerre arrête momentanément l'agrandissement de la famille, qui aura deux autres enfants après l'armistice. Heureusement, la Suisse étant neutre, Robert Wavre n'est pas envoyé au front.

Plus à l'Est, en janvier 1917, l'empire austro-hongrois est croulant, mais ne sait pas encore qu'il va mourir. Le petit Georg naît, premier fils de Jozsef Fischer et Ella Adler, bourgeois juifs hongrois éduqués et « assimilés », dans la ville de Szatmar-Nemeti, en Transylvanie. Georg ignore qu'il sera un jour grand-père, en particulier *mon* grand-père. Le grand-père de Georg était rabbin, mais son père est devenu avocat. A partir de là tous les hommes de la famille seront juristes, très peu pratiquants, voire laïques. A la maison, on ne parle plus yiddisch mais hongrois, et allemand pour l'administratif.

A la fin de la grande guerre, la France, ayant récupéré l'Alsace et la Lorraine, se doit de faire fructifier la terre qui lui revient, et en particulier les puits de pétrole qui s'y trouvent : le père de la petite Tony, ingénieur, se voit proposer un emploi à la raffinerie de Pechelbronn, minuscule village près de Haguenau. Il faut croire que tous les ingénieurs français avaient péri à la guerre. La famille suisse s'y installe, avec désormais quatre enfants. La petite Tony se lève tôt le matin et va à l'école en train, loin de la maison. Elle parle français, alsacien, et aussi allemand (qu'on appelle « Hoch

Deutsch » par opposition aux « patois » alsaciens et suisses alémaniques). Elle apprend le latin et le grec.

Pendant ce temps, le petit Georg – alias Giuri – grandit aussi dans les livres. Mais l'Empire ayant éclaté en mille morceaux suite aux Traités de Versailles et du Trianon, la Transylvanie se retrouve non pas en Hongrie mais en Roumanie. Dès lors, la famille Fischer fait non seulement partie de la minorité juive de Hongrie, mais en plus, de la minorité hongroise de Roumanie. On parle hongrois à la maison, et roumain à l'école. Les Roumains méprisent les Hongrois, les Hongrois méprisent les Roumains, et tout le monde méprise les Juifs. Georg ayant critiqué la Roumanie au collège de Szatmar est exclu et doit aller passer son bac à Cluj. Il lit en français Stendhal, Flaubert, Rousseau, Diderot, et en allemand Schiller, Goethe et Marx.

Tony est devenue une belle jeune fille, qui a plusieurs propositions sérieuses de mariage, beaucoup plus que ses sœurs et ses cousines.... Mais elle, ce qui l'intéresse, en plus du latin et du grec, c'est d'apprendre à déchiffrer les hiéroglyphes, elle veut devenir égyptologue. En attendant elle enseigne le latin dans un collège de Strasbourg. En 1936, elle passe son permis de conduire.

En 1934, en vertu d'accords franco-roumains, Georg est envoyé en France pour « faire son droit » à la Sorbonne. Il vit dans une pension près du Panthéon. Il fréquente toutes sortes de Hongrois communistes vivant à Paris sans le sou, et se bagarre contre les fascistes qui séquestrent dans un amphi un professeur d'obédience socialiste. En 1936, après avoir fougueusement manifesté pour le Front Populaire, Georg est naturalisé français, et doit donc faire son service militaire au fin fond de la Bretagne avec des paysans moins francophones que lui, et qui selon lui, sentent encore plus mauvais

que les chevaux (car pendant que les Boches fourbissaient leurs Panzers, les Français faisaient encore le service militaire à cheval). Comme je lui demandais à partir de quand il s'est senti vraiment « français », il m'a répondu comme une évidence : à partir du moment où il a eu la nationalité française. Aucun état d'âme n'a encombré son esprit, selon lui. C'est une chose que je n'arrive pas à comprendre. Tellement français que le français est devenu sa langue, et qu'à la fin de sa vie, il communiquait en anglais avec son propre frère, émigré au Canada. Il s'appelle désormais Georges, à la française, et voilà.

La guerre éclate et Tony doit renoncer à ses fouilles archéologiques en Egypte. L'Alsace étant assez mal placée sur la carte du conflit franco-allemand, la famille décide de rentrer se mettre à l'abri en Suisse. Hélas, les Allemands arrivent et leur coupent la route. Ils vont donc se réfugier en Auvergne, dans le village protestant du Chambon-sur-Lignon, qui accueillent traditionnellement des tas de huguenots, de parpaillots et de maquisards. Ma future grand-mère enseigne le français latin grec aux enfants de Républicains espagnols qui sont planqués là. Dès 1940, arrivent les Juifs et les résistants.

Mon futur grand-père fait la guerre, la « drôle de guerre », au terme de laquelle la France est battue à plates coutures par l'Allemagne. Georges, dont la division cuirassée a comme lieutenant-général un certain Charles de Gaulle, est tireur dans une auto-mitrailleuse, et il est décoré de la croix de guerre. Toujours content et fier d'être français. A l'armistice, il entre dans la Résistance, par l'intermédiaire de son directeur de thèse, un prof de droit de Lyon nommé André Philip. Quand je lui demande s'il n'éprouve pas de ressentiment contre la France, il ne comprend même pas la question. Pour lui la France c'est les Lumières, la Commune, l'Internationale, la rationalité incarnée dans l'Histoire, le souffle de l'esprit, Aragon... En

1941, un décret de Vichy le déchoit de sa nationalité française, il devient donc apatride.

Georges est chargé de faire passer des Républicains espagnols et des enfants juifs en Suisse (un petit, qu'il portait sur ses épaules, lui vomit sur la tête, ruinant son chapeau, et cinquante ans après, mon grand-père se souvenait encore du modèle de ce chapeau). Pour cela il voyage entre Paris, Lyon, Genève, et je ne sais où encore. C'est ainsi qu'il arrive au Chambon-sur-Lignon en 1942 et rencontre la belle Tony. Celle-ci, sans doute charmée par son accent exotique et son humour mordant, décide assez rapidement de l'épouser. Comment une telle chose est-elle possible ? À mon avis, parce qu'il était impensable pour ma grand-mère de « fréquenter » un homme hors-mariage... Sachant qu'il est apatride, ils doivent se marier sous un faux nom à Saint-Maurice, dans le Val-de-Marne. Mon grand-père a choisi le nom de Ferral pour ne pas changer d'initiales, et en référence à un personnage de *La Condition Humaine* de Malraux. Tout ça ne fait absolument pas peur à ma presque grand-mère. Elle vit donc à Paris avec ce type qui peut disparaître du jour au lendemain, communique avec des gens louches par messages chiffrés, se cache et a des faux papiers. Ce moment me fascinait quand j'étais petite, et j'étais friande d'anecdotes où mon grand-père se cachait dans un kiosque sous les pieds d'un marchand de journaux, ou s'enfuyait de chez lui en passant par les toits.

Ma grand-mère est enceinte début 1944. Très pratique. Elle est convoquée au consulat de Suisse à Paris sous un prétexte administratif et ces charmants Suisses lui retirent son passeport. J'aimerais être sûre de cela, mais c'est comme ça qu'elle me l'a raconté. Ils lui ont pris le passeport et ne le lui ont pas rendu, c'est tout. Elle doit donc se rendre clandestinement en Suisse pour accoucher. Sinon ma mère aurait pu être déportée dès la naissance, et là, je n'aurais même pas existé. Car pendant ce temps, en Roumanie, toute la famille de mon grand-père est déportée et

exterminée. Sauf ceux qui sont partis en Amérique. Et sauf les parents de mon grand-père, qui bénéficiaient d'un sauf-conduit, car mon arrière-grand-père était responsable du Parti Hongrois de Roumanie. Et comme les Hongrois s'étaient rangés du côté des Nazis, lui et sa femme avaient un certificat où il était indiqué que leur religion était « Cath. Rom ». C'est ce qui est écrit sur le papier.

Ma grand-mère part donc à pied dans la neige, empruntant la piste de mon grand-père dans le Jura, avec un passeur de confiance. Elle accouche à Neuchâtel, saine et sauve. Ma mère grandit en Suisse, en attendant la fin de la guerre. Mon grand-père fait de la prison en Suisse, la neutralité n'empêchant pas les Helvètes de trouver suspecte la présence d'un clandestin français sur leur territoire. Ils l'ont repéré, lui et son collègue résistant, parce qu'ils demandaient où était le « bureau de tabac », mot typiquement franchouillard qui ne se dit pas en Suisse... Il est libéré grâce à l'influence de sa belle-famille.

Mon grand-père a survécu à tout ça, et après de nombreuses aventures, il est décédé dans son lit à Paris à 97 ans. Et moi j'ai existé, et je suis française d'origine incontrôlable.





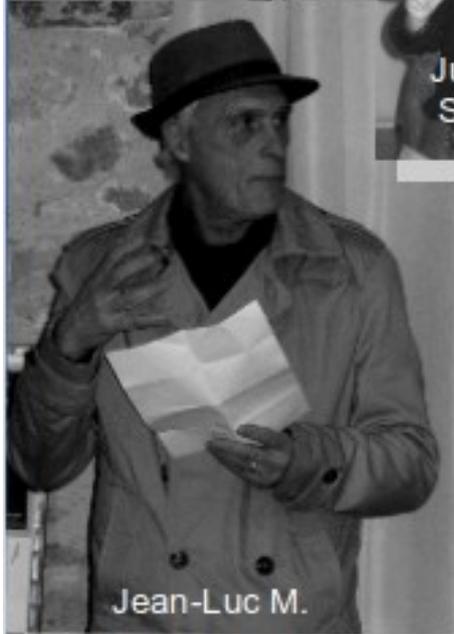
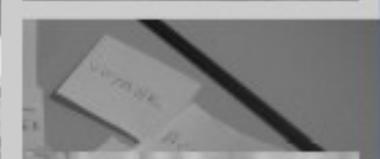
Aldo Gari



Carolina



Judith et Salomé



Jean-Luc M.



Viviane Marthe



## La Belle Escampette

### *Les auteur·e·s*

#### **Aldo Gari**

Au commencement était le Verbe... surtout celui du troisième groupe, « rire ». Puis, Dieu fit sortir du chaos les verbes du premier groupe, « se bidonner » et « pleurer » qui se marièrent et eurent de nombreux enfants. Alors Dieu décida d'aller se reposer et de prendre l'apéro.

Aujourd'hui, Dieu est mort, Marx est mort... et lui-même parfois ne se sent pas très bien, mais pour un nouveau parcours, Aldo est toujours là. Il a de la suite dans les idées. Lunettes noires, loupe à la main, il voudrait passer incognito. Silhouette dégingandée, il chaloupe... il n'a pas vu le chat ! Il joue sur les mots, il joue avec les mots, il les déguise, il se déguise, toujours là où on ne l'attend pas, il se joue des maux.

#### **Carolina**

Elle valse, un, deux, trois, une valse à trois temps. C'est son rythme d'écriture et celui qui entraîne les lecteurs. Elle confectionne avec des bouts d'étoffe, elle assemble, modifie, coupe et rassemble. Elle fait de petits bonds de mésange, dessine une histoire en pointillés. Bref, elle est toujours là et ne parle même plus de nous quitter.

#### **Jean-Luc M.**

Il court, il court toujours sur les chemins et les parchemins, avalant les lignes et les kilomètres.

N'hésitez pas à le suivre dans le dédale de ses courses et de ses écrits, il vous fera visiter des contrées encore inexplorées de son imaginaire.

N'ayez pas peur de la longueur proustienne de ses phrases : « C'est pour mieux te perdre mon enfant ! » Il vous laissera de nombreuses traces, empreintes, indices, indications.

En cours de route ou de lecture, dégustez ses petites madeleines à lui, ou plutôt des « space cakes » hallucinogènes qui vous envoient comme Alice, au Pays des Merveilles.

### **Judith**

Elle est arrivée un jour d'automne dans le collectif LBE, un bébé sous le bras, des envies d'écrire plein la tête, une énergie qui lui faisait pousser des ailes dans le dos. Bébé grandit, elle continue de venir sans lui, elle termine un texte tandis qu'un autre est déjà là – dans sa tête ou sur le papier – elle bat toujours des ailes, parfois elle voudrait dormir... On pourrait dire que depuis qu'elle a rejoint le Collectif, elle nous a insufflé dynamisme et questionnement. Une phrase (un texte) ne peut pas l'englober, alors des mots peut-être. Fulgurance. Irradiation. Ici et maintenant. Partout et tout le temps. Multiple. Elle est passée à l'orange pour nous rejoindre, a écrit un pantoum pour nous épater et finalement nous a raconté sa vie.

### **Viviane Marthe**

Dans sa tête il y a toujours une cavalcade de mots, c'est pourquoi elle pense avoir parlé avant d'être née... Elle réclame du temps pour écrire, encore et encore, et revendique la lenteur. Ce qui ne l'empêche pas de douter... une fois, pour voir, hein ! On la rassure – gant de velours, cœur en crème, cerise sur le gâteau... alors elle s'engouffre à nouveau dans l'écriture et, dans les moments les plus indécis, elle est toujours prête à nous guider.

### **La Maison Commune Emploi/Formation**

Lieu d'accueil et de ressources, pour tout ce qui concerne la formation et l'emploi, la Maison de la Formation propose :

- la location de salles de formation ou de conférence équipées, salles informatiques, studio de visioconférence, adaptés aux organismes de formation et entreprises ;
- la location de studios ;
- des formations diverses avec le réseau Pyramide ou l'Université Paul Sabatier ;
- la cyberbase, lieu d'accès public à internet.

Nous avons quitté avec regret notre salle dans l'ancien collège du Puy qui était en travaux. La mairie, généreuse, nous offrait la possibilité de réserver une salle à la Maison Commune.

Chaque salle porte le nom d'un village du Lot. Nous avons commencé au premier étage dans la salle Latronquière et terminé au rez de chaussée dans la salle Cajarc.

Dans ces salles, nous avons connu Judith et Salomé, sa petite fille que nous avons vue grandir.

Les salles sont à peu près identiques, bien équipées, spacieuses. Pour nous, le luxe.

Quand on quitte le premier étage, il faut faire un code pour brancher une alarme. Viviane est devenue rapidement très compétente.

Au rez de chaussée, il faut juste fermer et remettre la clé dans la boîte aux lettres, ce dont je m'acquitte sans difficulté.

C'est dans cette maison confortable qu'a débuté le parcours 3.

### **L'ancienne Gendarmerie**

Quand nous sommes arrivés à l'ancienne gendarmerie, plus de gendarmes. La boîte de Pandores s'était ouverte, ils s'étaient tous

enfuis. Une tactique comme une autre : la fuite. « La ta ca ta ca tac tac tique du gendarme ».

Après avoir passé les premières grilles grinçantes (Viviane avait la clé), nous avons le choix des salles. Seule l'école de musique avait l'habitude d'en utiliser une. Ce soir-là, la première pour nous, ils trouvèrent le moyen de nous déloger.

Lorsque le froid arriva, Viviane et Aldo, prévoyants, portèrent des radiateurs électriques. Carolina avait prévu des vêtements polaires. C'est dans cette ambiance que fut finalisé notre troisième parcours. Sous le regard bienveillant des fantômes de quelques pandores et peut-être aussi de prévenus en mal d'interrogatoire.

Pour le thème choisi : en-quête, on ne pouvait pas mieux trouver.

### **L'association Le Pilou à Predeignes**

A Predeignes, village perché à 500m d'altitude, il y a seulement 200 habitants qui partagent le plaisir de vivre au bon air. Mais ils ont la chance de voir et entendre la restitution de nos compilations depuis 2015. Tout se passe à la bibliothèque et ensuite au café.

La bibliothèque est communale et animée par des bénévoles. Ses portes s'ouvrent le mercredi de 17h à 18h et le dimanche de 11h à 12h. A deux pas, il y a le café.

Le café associatif Le Pilou, ancien café du village, situé en plein cœur de Predeignes est un lieu de vie culturelle et sociale. Il accueille les habitants et toutes personnes intéressées par les moments organisés, de théâtre, conte, musique ou d'expressions poétiques. Lieu de rencontres, ouvert chaque dimanche, entre 11h et 13h, où l'on peut s'approvisionner en pain et croissants. En plus de pouvoir partager la table de billard, on peut utiliser l'ordinateur, gratuitement.

L'association Le Pilou en plus d'animer les lieux culturels de Predeignes (ajoutons aux deux lieux mentionnés la salle d'animation), organise depuis plusieurs années le festival Ségala'Arts.

C'est un grand moment, nourri de nombreux spectacles de musique et théâtre, pour tous, pendant le premier week-end du mois d'août.

### **Association Reïssa à Assier - 46**

Ce centre social et culturel est situé rue La Gloriette et loge dans une des plus anciennes maisons du village, lieu appelé Le Martigoutte. Ces noms qui tintent comme les cloches du village nous invitent à en savoir un peu plus sur l'étrange nom de ce centre. Reïssa est l'anagramme du mot Assier.

En plus de gérer un accueil de loisirs destiné aux enfants, d'organiser des sorties destinées aux familles, il détient en gérance un ancien restaurant, appelé désormais le **CAF'cause**.

Ce café associatif a une programmation riche de spectacles de cabaret et propose des ateliers réguliers (orthographe, art de la laine du Causse, langue et culture occitane, jeux en famille, cuisine, tec). Il est ouvert d'octobre à avril, le mercredi après-midi, le vendredi et samedi après-midi jusqu'à tard dans la nuit.



# La Belle Escampette



- Faire connaissance
- Travailler en groupe
- Choisir ensemble
- Se lire
- Se relire
- Stéphanie*
- Se relire
- Préparer la compilation
- Choisir le mode de diffusion
- Diffuser la compilation
- Préparer la présentation
- Évaluer



## *Remerciements*

### **Le Collectif La Belle Escampette et ScriptaLinea remercient**

Pour ce troisième parcours, le Collectif La Belle Escampette s'est installé dans un premier temps dans une salle à la Maison de la Formation puis dans l'ancienne gendarmerie. Les membres du Collectif remercient la mairie de Figeac.

Merci à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation, en particulier à Isabelle De Vriendt pour son accompagnement, ainsi qu'à Catherine Feist-Hennes pour la relecture de l'ensemble des textes.

Nous adressons nos vifs remerciements à Aldo, membre de la Belle Escampette pour ses talents de graphiste.

Cette compilation a été présentée à la bibliothèque de Predeignes le dimanche 21 janvier 2018 et au Caf'Causse à Assier le samedi 10 février 2018.

Nous remercions l'association Le Pilou, la mairie de Predeignes, le Caf'causse à Assier pour leur accueil.

Les photos ont été réalisées par le Collectif La Belle Escampette.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur [www.collectifsdecrits.org](http://www.collectifsdecrits.org)

D/2018/13.013/xx